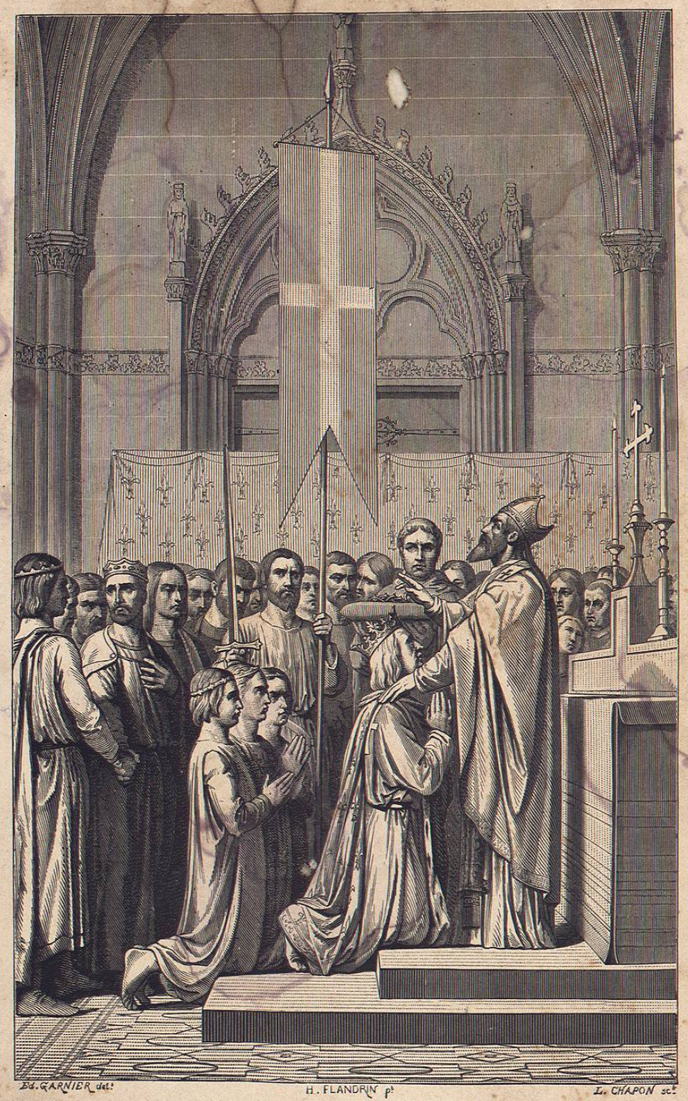

Saint Louis recevant la bénédiction de l'évêque de Paris avant son départ pour la croisade.

HISTOIRE
DES
CROISADES

ABRÉGÉE

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

M. MICHAUD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET M. POUJOULAT

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Valverde y Tejeda

TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCII

Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

43391

D15
M5

FONDO CERVANTERIO
VALVERDE Y TELLEZ

PRÉFACE

M. Michaud a voulu que je prisse la plume en tête de cet *Abrégé de l'Histoire des croisades*, où nous figurons tous les deux pour notre part de travail. Cet ouvrage, dernier fruit d'une association si honorable pour moi, m'inspire des sentiments particuliers de reconnaissance et de fierté. Il ne s'agissait point ici de permettre à un obscur jeune homme de mêler ses récits de pèlerin aux récits de l'écrivain poète dont l'Europe savait le nom; ces familiarités-là s'expliquent par le laisser aller des lointains voyages. Il ne s'agissait pas non plus d'entreprendre en commun une publication et une appréciation nouvelle de nos principaux monuments historiques; dans ces sortes de travaux, il est naturel que la jeunesse vienne en aide à l'âge avancé; quand il y a beaucoup de livres et de gros livres à remuer, on ne peut guère négliger le secours des mains vigoureuses. Mais du moment qu'il était question de croisades, M. Michaud ne devait partager avec personne; les croisades sont devenues sa propriété par droit de science et de talent, et lorsqu'il parle de ces époques héroïques, M. Michaud peut dire comme cet ancien : *Terra quam calco mea est* (la terre que je foule est à moi).

Ceci me remet en mémoire les commencements de mon union littéraire avec l'historien des guerres de la croix. Il y a déjà onze ans que mon heureux destin me mit pour la première fois sur le

006433

chemin de l'homme qui m'avait appris dans mon enfance à gémir sur les proscrits, et avait charmé mes heures de collège par le récit des grandes aventures de nos preux chrétiens. Les chroniques du XIe et du XIIe siècle furent la pâture offerte à mon imagination de dix-neuf ans, et je dois avouer ici que ces chroniques n'eurent pas d'abord un puissant attrait pour moi. J'admirais volontiers Godefroy, Tancrède, Baudouin, les deux Robert, Raymond de Toulouse; mais je sentais parfois mon courage défaillir devant la sécheresse et le latin barbare de Raymond d'Argiles, du moine Robert, de Tudeboc et de Baudry. L'énergie de la volonté fit tomber peu à peu la rébellion de l'esprit; je m'accoutumai à l'allure, au langage de ces narrateurs du moyen âge, et quand la *Bibliothèque des croisades*, œuvre de vaste et curieuse érudition, fut terminée, je ne reconnus point sans plaisir quelques pierres que j'avais laborieusement amassées, sous l'œil du maître, pour la construction de ce monument.

Revenus de ce long voyage à travers les vieux siècles de notre histoire, nous entreprîmes un autre voyage à travers les contrées où s'étaient accomplis les événements que nous venions de repasser. Je continuai sur la terre d'Orient les études commencées dans les collections de Bongars et de Martenne, et M. Michaud cherchait au delà des mers le dernier mot de ce qu'il avait étudié pendant vingt-cinq ans : nous interrogions les chroniques sous les murs de Constantinople, de Saint-Jean-d'Acre et de Jérusalem, comme nous les avions interrogées à Paris, quelque temps auparavant, dans la solitude du cabinet. Le 20 février 1831, écrivant de la ville sainte à M. Michaud, qui avait pris le chemin de l'Égypte, je lui disais : « Savez-vous ce qui m'a le plus frappé dans mes voyages avec vous? « C'est votre promenade historique autour des murailles de Jéru- « salem. Après avoir raconté la conquête de la ville sainte, vous « êtes venu chercher sur les lieux l'éclaircissement de quelques « doutes, la solution d'un dernier problème; vous avez voulu déter- « miner d'une manière précise par quel point Godefroy et Tancrède « sont entrés dans la cité de David. Vous donnez au monde litté- « raire un grand spectacle, un spectacle nouveau; c'est la première « fois que la muse de l'histoire a passé les mers pour corriger ses « fautes. Hérodote et quelques autres historiens de l'antiquité ont

« voyagé, mais c'était pour recueillir des faits, et non point pour « améliorer un livre déjà achevé[1]. »

La cinquième édition de l'*Histoire des croisades*, publiée en ce moment, renferme les améliorations que promettait la vue du lointain théâtre des guerres saintes; le voyageur complète ici la tâche de l'historien. Indépendamment des rectifications géographiques et des couleurs qui distinguent cette dernière édition, on y trouve une connaissance plus approfondie des faits, de l'esprit de l'époque. Dans les destinées de l'écrivain, il n'est rien de plus intéressant, de plus heureux que de suivre son œuvre à travers le temps, de lui voir subir les épreuves décisives des révolutions qui changent ou modifient le goût, les mœurs, les institutions, de la mettre d'année en année au niveau de toute appréciation, de toute découverte, de toute science, d'y revenir sans cesse pour la fortifier de l'expérience de l'étude et de la réflexion des longs jours, et d'être à la fin soi-même comme la postérité de son propre ouvrage. Bien souvent, au déclin de la vie, l'homme, ramenant sa pensée vers les ans évanouis, s'arrête aux principaux actes de sa carrière, et surprend dans son cœur le regret de ne pouvoir refaire ce qui a été fait, de ne pouvoir repasser par le même chemin; car l'expérience qui épargne les fautes a coutume de placer sa demeure au bout de la route : inutile regret. Il n'est donné à personne de recommencer la vie, et ce qui est écrit dans le livre des jours ne peut ni s'effacer ni se corriger. Le bonheur littéraire de M. Michaud, c'est d'avoir tenu longtemps son ouvrage dans les mains, et de le tenir encore, pour lui donner ces désirables perfections que le temps seul amène. Ces pieux et constants efforts, dont le but est l'amélioration d'une œuvre, appartiennent peu aux habitudes de notre temps; nous coudoyons chaque jour des gens qui improvisent des chefs-d'œuvre, nous sommes encombrés de renommées qui d'un seul bond portent leur tête dans les cieux, et l'on s'étonne que l'apparition de tant de génies n'ait pas fatigué les admirations contemporaines; toutefois, ce me semble, un secret instinct avertit le public que la plupart de ces immortalités littéraires ont leurs jours comptés, que dans dix ans bon

[1] *Correspondance d'Orient*, lettre CIIIe.